

PIERRE MAC ORLAN

*de l'Académie Goncourt*

**LE QUAI  
DES BRUMES**

roman

*nrf*

GALLIMARD



**LE QUAI  
DES BRUMES**

Œuvres de  
PIERRE MAC ORLAN

*nrf*

LE NÈGRE LÉONARD ET MAÎTRE  
JEAN MULLIN  
LA CAVALIÈRE ELSA  
LA VÉNUS INTERNATIONALE  
SIMONE DE MONTMARTRE  
LES JEUX DU DEMI-JOUR  
MALICE  
A BORD DE L'ÉTOILE MATUTINE  
LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

VILLES  
LE PRINTEMPS  
GERMAINE KRULL  
LA BANDERA  
RUES SECRÈTES  
QUARTIER RÉSERVÉ  
LE CAMP DOMINEAU  
MASQUES SUR MESURE

*Chez d'autres éditeurs*

SOUS LA LUMIÈRE FROIDE, *nouvelles* (Emile-Paul).  
LA TRADITION DE MINUIT, *roman* (Emile-Paul).  
CHRONIQUES DE LA FIN D'UN MONDE, *essai* (Emile-Paul).  
L'ANCRE DE MISÉRICORDE, *roman d'aventures* (Emile-Paul).  
PICARDIE, *roman d'aventures* (Emile-Paul).  
AUX LUMIÈRES DE PARIS, *essai* (Editions Crès), *épuisé*.  
PETIT MANUEL DU PARFAIT AVENTURIER, *essai* (La Sirène), *épuisé*.  
MARGUERITE DE LA NUIT, *roman* (Grasset).  
LE BATAILLONNAIRE, *roman* (A. Michel).  
LA MAISON DU RETOUR ÉCCEURANT, *roman* (Musy).  
LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS, *épuisé*.  
DINAH MIAMI, *roman* (Larousse).  
LA SEINE, *essai* (Hachette).  
ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES, 2 volumes (Emile-Paul).  
LA LÉGION ÉTRANGÈRE (Flammarion).  
HAMBOURG, *essai* (*épuisé*).  
LA CROIX, L'ANCRE ET LA GRENADE, *nouvelles* (*épuisé*).  
TOULOUSE-LAUTREC, *essai* (Editions Floury).  
LE BATAILLON DE LA MAUVAISE CHANCE, *reportage* (*épuisé*).  
VERDUN, *essai* (Nouvelles Editions Latines).  
PROPOS D'INFANTERIE, *reportages* (Nouvelles Editions Latines).  
LE BAL DU PONT DU NORD (La Nuit de Zeebrugge) (Editions du Bateau Ivre).

*Editions illustrées*

MONTMARTRE, *essai* (L'Estampe Moderne).  
LES AFRICAINS, *essai* (Editions Guyot).  
ATTELAGES MILITAIRES (Société Française des Arts Graphiques).  
LES CLIENTS DU « BON CHIEN JAUNE », *roman pour la jeunesse* (Les Ecrits de France).

PIERRE MAC ORLAN

**LE QUAI  
DES BRUMES**

**roman**

*nrf*

**GALLIMARD**

29<sup>e</sup> édition

Extrait de la publication

*Il a été tiré, en décembre mille neuf cent quarante six, mille quarante exemplaires sur vélin Alma Marais, dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de 1 à 990 et cinquante exemplaires hors commerce numérotés de 991 à 1040. Ces exemplaires portent la mention : EXEMPLAIRE SUR ALMA MARAIS et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.*

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by librairie Gallimard, 1927.*

## I

Jean Rabe, jeune homme de vingt-cinq ans, sans profession, prit entre ses mains sales son chapeau de feutre et le secoua afin d'en faire tomber la neige qui l'alourdissait. C'était une belle neige d'une pureté boréale. Jean Rabe la regardait avec appétit comme quelque chose qui se mange. Toute la vie intellectuelle de Jean Rabe, depuis sa sortie du lycée, semblait consacrée au perfectionnement des désirs de choses qui se mangent. Il était devenu d'une habileté surprenante dans l'art d'imaginer des nourritures. En somme, son imagination obsédée par la faim ne faisait qu'amplifier la satisfaction de manger un bifteck. Il y avait exactement sept semaines qu'il n'avait pas mangé de viande saignante. Il se nourrissait quand il le pouvait de pommes de terre frites et de cervelas cuits dans la graisse bouillante. Il mangeait cela chez l'un ou chez l'autre, au

hasard de l'hospitalité du jour ou de la nuit, le plus souvent durant le jour. Car il profitait de l'absence d'un ami pour dormir dans la chambre qu'il occupait sous les toits, rue Constance, à Montmartre. Quand il le pouvait, Jean Rabe louait une chambre pour un jour ou deux, achetait une bougie et un livre divertissant d'aventures. Après avoir mangé du pain et du pâté de foie, il se glissait avec un plaisir indescriptible dans les draps et y lisait *la Dame de Monsoreau*, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Quand il avait usé les trois quarts de sa bougie, il l'éteignait et demeurait allongé sur le dos, le regard fixe.

Le confort, cependant misérable, d'une chambre de bas hôtel le pénétrait profondément. Rabe s'imbibait comme une éponge et se gonflait d'anéantissement créé par le lit, le toit, la porte fermée. Exquise torpeur surtout engendrée par la porte fermée, qui le mettait provisoirement en marge du monde et de l'existence qui le balayait, comme le vent une feuille sèche, deci delà, souvent avec des soubresauts comiques.



Chaque jour il buvait un calice d'amertume, comme il disait, jusqu'à la lie. C'était parfois si écœurant qu'il ne pouvait s'empêcher d'en sourire; mais son regard, quand il souriait, était celui d'un mauvais prêtre. Il aimait les femmes et les hommes parce qu'il les sentait encore plus vils que lui. Un soir qu'il dormait dans un bar des Halles devant un café de dix centimes, il s'était aperçu, dans le trouble du demi-sommeil de la misère, qu'il se trouvait à côté d'une petite fille de cinq ou six ans qui, elle, dormait avec innocence et dont la tête s'appuyait ingénument sur le bras de Rabe.

Rabe avait tout d'un coup éprouvé une commisération infinie pour cette enfant. Une grande lumière brillait en lui. La petite tête qui reposait contre son bras chauffait irrésistiblement toutes les lampes qui, dans sa tête, correspondaient aux fils encore mal connus de sa personnalité future, quand il serait sorti de cette misère animale. Il repoussa doucement la petite fille et s'en alla dans la rue où la pluie semait sur l'asphalte des clochettes qui sautaient comme des dia-

blotins. La pluie calma savamment l'énergie que la tête et la bouche molle de l'enfant lui avaient communiquée. Mais il lui était impossible maintenant de rentrer dans le bar, car Rabe ne possédait plus les deux sous nécessaires afin de payer sa place, devant son verre de café.

Il erra à travers l'eau et finit par se présenter à un poste de police. Il fit voir son diplôme de bachelier et le secrétaire lui donna un bon pour aller coucher dans un hôtel voisin qui s'ouvrit devant lui telle une prison tenue par un bougnat.

Autant d'hôtels qu'il habitait, autant de bruits de clefs qui ouvraient une cellule. Insensiblement, mais irrésistiblement, il s'habitua à cette idée qu'un jour il irait en prison et que tout se passerait comme dans les hôtels où il s'était endormi d'un seul coup, de trois heures du matin jusqu'à midi. C'était toujours vers les trois heures du matin qu'il trouvait la pièce de vingt sous qui lui permettait de goûter ce repos infernal.

Quelquefois il s'endormait dans une crise d'optimisme aux réactions saugrenues, car il

lui restait quatre sous en poche pour prendre un café crème et un croissant. Jean Rabe méditait alors des projets d'avenir.

Il avait cherché du travail. Rien dans sa mise et dans son attitude ne pouvait encourager ceux qui auraient pu devenir ses patrons. Mais tous ces hommes sentaient parfaitement que Rabe n'était pas de leur jeu et ils lui refusaient les cartes.

De temps en temps, cependant, Rabe travaillait. Il avait été correcteur d'imprimerie dans une ville de province et avait repris goût à la vie intellectuelle, au luxe relatif à quoi la fréquentation des jeunes putains conduit les garçons. Il acheta une bicyclette et la revendit afin de se procurer des sous et se donner une certaine allure aux yeux de Simone, caissière blonde, dans un café bourgeois, de l'estaminet où fréquentaient les filles du tiers-état de la prostitution. Il acheta d'autres choses et les revendit. Il ne paya pas sa chambre à l'hôtel, négligea de régler les notes de restaurateurs qui lui faisaient crédit. Un matin il revint à Paris, vêtu d'un pardessus neuf, qu'il alla tout de suite vendre

à un brocanteur de la rue Durantin. Quand, de déchéance en déchéance, il eut endossé le costume de la misère, il reprit son chemin à travers les rues, à travers les hommes et les femmes dont il se promettait d'oublier les noms, dès que l'avenir le permettrait.

\*  
\* \*

Depuis près de trois mois Jean Rabe était revenu de Palerme, où il avait vécu une année dans une sorte de confort accidentel. Le jour même que la chance avait choisi pour l'expédier aux troussees d'une vieille dame dans un hôtel ridicule d'où il pouvait apercevoir les trois coupoles roses de l'église de la Catena, Rabe avait parfaitement compris que cette histoire n'aurait pas de suites et qu'il reviendrait à Paris, riche d'un souvenir latin qui ne l'enthousiasmait guère, mais tout aussi dépourvu d'argent. Il revint comme il était parti, c'est-à-dire avec des habits neufs qu'il revendit. Il put vivre ainsi pendant trois semaines.

Il prolongeait tout simplement ses infidélités envers sa propre misère qui le suivait partout comme une compagne dévouée.

A Palerme, à Naples, à Rome, à Florence, il la savait derrière lui, gémissante et mal élevée. Il entendait sa voix pleurnicharde qui parlait l'argot. Il sentait qu'elle le tirait par le pan de son veston. Quelquefois il secouait les épaules. Il percevait confusément que l'heure d'échapper aux soins maternels de la misère n'était pas encore venue. Quelle que fût l'ampleur de sa déchéance, une force existait qui était bien celle de Jean Rabe. Elle rayonnait parfois et quand il le voulait, ou quand l'alcool l'illuminait intérieurement il en laissait entrevoir une lueur séduisante et, cependant inquiétante, qui ressemblait à ces petites lumières que l'on aperçoit à l'intérieur des maisons d'une ville inconnue révélée, la nuit, par la portière d'un wagon. Ses meilleurs compagnons ne l'aimaient guère, car il était pauvre et mal vêtu. On ne se sentait pas honoré de le fréquenter. Quand il n'était pas encore là, mais quand on savait qu'il allait venir, on parlait de lui

durement, sans indulgence. Cependant, dès qu'il apparaissait, les mains se tendaient dans sa direction et l'on disait d'une voix pleine de surprise plaisante : « Voilà Jean Rabe, hé, comment vas-tu, Jean Rabe ? »

Jean Rabe s'asseyait et répondait, en ayant l'air d'éprouver du plaisir : « Je vais bien, merci. » En soi-même, il pensait : « Vous pouvez tous crever, tas de vaches. »

Les meilleurs moments, dans la vie de Jean Rabe, étaient ceux qu'il vivait dans le sillage d'un ami plus fortuné. Il en connaissait quelques-uns qui possédaient ou une situation sociale enviable ou quelques subsides de leurs parents. Ces philanthropes de café aimaient Jean Rabe pour l'agrément que celui-ci pouvait leur procurer dans une nuit dédiée à l'alcool. La nuit achevée, l'ami rentrait bien au chaud à son domicile et Rabe, la démarche incertaine et la tête malade pour s'être dessoulé trop vite, reprenait son chemin le long des rues, cherchant la demeure, chambre ou atelier d'ami, où il pourrait s'allonger sur un divan, malgré le regard hostile de la maîtresse de maison.

Les filles de la rue exceptées, toutes les femmes détestaient Rabe, et celui-ci haussait les épaules, car il savait qu'il ne pouvait en être autrement. Mais l'attitude des femmes de ses amis ne l'inquiétait pas. Il n'y prêtait aucune attention : l'essentiel était de dormir quel que fût l'avis des femmes sur cette question passionnante.

\*  
\* \*

Cette nuit-là, il pouvait être onze heures; Rabe, après avoir dîné chez un ami à qui il avait tenté, sans succès, d'emprunter quelques sous afin de louer une chambre pour la nuit dans le passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, se décida instinctivement à remonter sur la Butte-Montmartre, où le « Lapin Agile » devait allumer dans la nuit un petit feu rouge.

Il neigeait, et Rabe secoua la neige qui alourdissait son chapeau. Il avait traversé tout Paris, car il venait de Montparnasse, marchant vite, la tête baissée et rentrée dans

les épaules, les poings enfoncés dans un pardessus d'été beaucoup trop étroit pour lui.

En marchant, il pensait presque tout haut. Son cerveau travaillait merveilleusement afin de rendre pratique cette idée, qui tout d'un coup lui parut éblouissante : trouver un louis, retenir une chambre pour une semaine, acheter du papier et de l'encre de Chine pour faire des dessins autant que possible pornographiques, afin d'aider à la vente. Ces dessins, il pourrait — qui sait ? — les vendre cent sous l'un. Mais il avait beau supputer toutes les chances, il n'espérait point retirer cent francs de cet effort. Il ne parvenait pas à estimer sa valeur commerciale à plus de cinquante francs.

En arrivant place Pigalle, les jambes molles d'avoir patiné sur les trottoirs, il comprit parfaitement la stupidité de ses hypothèses. Il ne trouverait pas le louis espéré. C'était clair.

Il fouilla dans sa poche, en sortit un petit cornet de tabac humide et bourra sa pipe en la protégeant soigneusement contre les flocons de neige qui voletaient autour de lui.



Il alluma sa pipe à l'allumoir du bureau de tabac au coin de la rue des Abbesses. Devant lui, le bar Faulvet rutilait de lumière et d'allégresse. Le piano mécanique déchaîné jouait à grand renfort de timbres et de clochettes la *Sidi-Brahim*. Rabe s'approcha des vitres qui donnaient sur la rue des Abbesses et regarda à l'intérieur. Il n'aperçut aucun visage agréable. Dans un coin, un vieux peintre, qui était son ennemi le plus acharné, bourrait sa pipe devant un verre de café. Ses jambes courtes ne touchaient pas le sol, bien qu'il fût assis sur le bord de la banquette. Il regardait l'orgue mécanique et il ressemblait à un imbécile solitaire.

Jean Rabe fit une grimace en apercevant ce sous-produit des arts. Il se rappelait, et le sang lui monta aux joues, les avanies humiliantes que ce bonhomme lui avait fait subir dans ce quartier. Dès que Jean Rabe entrait chez quelqu'un on fermait discrètement les portes des armoires.

Jean Rabe contemplait le vieux qui s'épanouissait sous un globe électrique en suçotant le tuyau de sa pipe en terre. Il vit qu'il

commandait un demi de bière brune. Ce spectacle acheva de l'écœurer et il continua à monter, tête baissée dans la neige, la rue Ravignan. Il rythmait en frottant ses dents l'une contre l'autre une marche militaire qui résonnait dans sa tête comme dans un microphone. Au coin de la rue Norvins et de la rue des Saules, une voix le héla à travers la neige.

C'était P'tit Louis, un jeune maquereau du quartier que Jean Rabe avait connu quand il portait encore des culottes.

— Bonjour, m'sieur Rabe.

— Ah ! bonjour, répondit Rabe.

Tout de suite il pensa à emprunter quelques sous à ce jeune homme avantageux. Il se retint bêtement, son éducation fit le reste et il sentit très bien, en dégringolant la pente mal pavée de la rue des Saules, qu'il avait raté la chance. Cette nuit s'achèverait mal, dans le froid et la misère, plus immonde que le vol.

Derrière sa petite barrière de bois léger le « Lapin Agile », volets et portes clos, laissait, cependant, transparaître une lueur

jaune, d'un beau jaune d'or propre étalé sur la neige blanche.

Il cogna timidement contre le volet de bois plein et la porte s'ouvrit brusquement d'une secousse. Aussitôt une buée de chaleur, de bien-être et d'optimisme l'enveloppa. Il dit bonjour à tous, à Frédéric le patron, coiffé d'un foulard rouge noué derrière la nuque à la manière des pêcheurs du Sud. Cette coiffure ressemblait également un peu à l'ancien bonnet des vieillards de Plougastel. Il était chaussé de bottes et marchait, taciturne, agile, massif et courageux, le dos voûté, la tête basse prête à l'attaque ou à la défense.

Il vivait avec les loups et connaissait leurs mœurs. Ce n'était pas un homme jeune, mais il savait imposer son autorité à des hommes toujours prêts à invoquer la force et le jugement de Dieu.

Il parlait peu et dressait toujours une oreille inquiète du côté de la rue. Son instinct surprenant l'avertissait longtemps à l'avance. Il subissait les ondes annonciatrices de la bagarre, bien avant que les lampes

fussent éteintes sous le souffle rapide et tragique de la bataille, méchante, méditée, étonnamment précise dans son action.

— Ça va ? dit Frédéric.

— Ça va, répondit Jean Rabe.

— Alors monte près du feu, il n'y a personne.

Jean Rabe monta dans la grande salle, approcha un tabouret décloué de la cheminée en plâtre où un petit feu brûlait dans un foyer grand comme un bol.

Cette salle n'était pas agressive. Elle se confondait très bien avec la misère que Rabe portait en soi.

Tout en frappant sa pipe sur le talon de son soulier éculé, il reniflait le feu, se rôtissait les jambes, le plus qu'il pouvait.

Tout en cherchant un prétexte afin de se faire payer une tasse de café chaud, il suivait d'un regard amusé les souris blanches qui se promenaient sur la cheminée. Elles sortaient d'un trou pour rentrer dans un autre.

Au-dessus de lui, le petit Chouca, le corbeau enfermé dans sa cage d'osier, éternua comme un homme, trois fois.



*nrf*

